

OBJET D'ETUDE : LE PERSONNAGE DE ROMAN, DU XVII^e SIECLE A NOS JOURS

SEQUENCE 1 (séquence mineure) : Du héros à l'anti-héros.

Problématique : En quoi le roman moderne marque-t-il la naissance du anti-héros ?

Perspectives d'étude : la définition du terme, la conception classique du héros, les représentations iconographiques du héros et du anti-héros.

Lectures analytiques :

- 1- Miguel de Cervantès, *L'Ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche* (1605), chapitre VIII : l'épisode des moulins à vent (intégral).
- 2- Stendhal, *La Chartreuse de Parme* (1839), chapitre III : extrait du texte relatant la bataille de Waterloo, de « Nous avouons que notre héros » jusqu'à « il n'y comprenait rien du tout ».

Documents et activités complémentaires :

- Le héros dans la tradition littéraire : extraits de *L'Iliade* (chant XVIII) et de *L'Odyssée* (chant IX) d'Homère datant du VIII^e siècle av. J.-C., ainsi que de *Yvain ou le Chevalier au lion* par Chrétien de Troyes (1172).
- Le héros à travers les âges : groupement d'images datant du XV^e au XXI^e siècle (peinture, enluminure, film, bande-dessinée, œuvre d'art contemporain).
- Question sur corpus sur la notion d'anti-héros : texte A, chap. II de *Ferragus* de Balzac (1833) ; texte B, incipit du *Manteau* de Nikolai Vassilievitch Gogol (1843) ; texte C, incipit de *Madame Bovary* de Flaubert (1857).
- Plan détaillé de commentaire : analyse d'un extrait du chap. 2 de *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline (1932).

SEQUENCE 2 (séquence majeure) : L'Etranger de Camus (1942), un roman absurde.

Problématique : En quoi le roman du XX^e siècle achève-t-il la déconstruction du « héros » ?

Perspectives d'étude : l'absurde, le portrait de Meursault, le rôle des éléments dans l'œuvre.

Lectures analytiques :

- 1- L'incipit : de « Aujourd'hui maman est morte » à « Oui, monsieur le Directeur ».
- 2- Le meurtre (fin de la première partie du roman) : de « C'était le même éclatement rouge » à « sur la porte du malheur ».
- 3- Le procès (extrait de la seconde partie) : de « Même sur un banc d'accusé » à « des charges écrasantes contre un coupable ».

Documents et activités complémentaires :

- L'absurde chez Camus : extraits du *Mythe de Sisyphe* d'Albert Camus (1942) et de la préface à la première édition américaine de *L'Etranger* (1955).
- Découverte de la biographie de l'écrivain à travers le documentaire de Joël Calmettes intitulé *Albert Camus*.
- Analyse d'images : quatre couvertures de *L'Etranger*.
- Devoir type Bac. Corpus sur la demande en mariage composé de trois extraits de romans : texte A, *Madame Bovary* de Flaubert, chap. III (1857) ; texte B, *L'œuvre* de Zola, chap. VIII (1886) ; texte C, *L'Etranger* de Camus, 1^{ère} partie (1942). Le texte de Camus a fait l'objet d'un commentaire composé.

Texte 1 :

CHAPITRE VIII

DU SUCCÈS QU'EUT LE VALEUREUX CHEVALIER DON QUICHOTTE DANS L'ÉPOUVANTABLE ET INOUIE AVENTURE DES MOULINS À VENT, ET D'AUTRES CHOSES DIGNES DE MEMOIRE.

Alors, Don Quichotte aperçut trente ou quarante moulins à vent se dressant dans la plaine, et regardant son écuyer : « Ami, dit-il, la fortune vient au-devant de nos souhaits. Vois-tu là-bas ces géants démesurés ? Ils sont plus de trente : n'importe, je vais attaquer ces fiers ennemis de Dieu et des hommes. Leurs dépouilles commenceront à nous enrichir.

- Quels géants ? répondit Sancho.

- Ceux que tu vois avec ces grands bras qui ont peut-être deux lieues¹ de long.

- Mais, monsieur, prenez-y garde, ce sont des moulins à vent ; et ce qui vous semble des bras n'est autre chose que leurs ailes, chargées d'actionner les meules.

- Ah ! mon pauvre ami, l'on voit bien que tu n'es pas encore expert en aventures. Ce sont des géants, je m'y connais. Si tu as peur, éloigne-toi, va quelque part te mettre en oraison², tandis que j'entreprendrai cet inégal et dangereux combat. »

En disant ces paroles, il éperonne Rossinante sans écouter le pauvre Sancho, qui se tuait de lui crier que ce n'étaient point des géants, mais des moulins. Sa conviction était si profonde qu'elle persistait à mesure qu'il en approchait. « Attendez-moi, disait-il, attendez-moi lâches et vils brigands ; un seul chevalier vous attaque ». A l'instant même un peu de vent s'éleva, et les ailes se mirent à tourner. « Oh ! vous avez beau faire, ajouta Don Quichotte, quand vous remueriez plus de bras que le géant Briarée³, vous n'en serez pas moins punis ! ». Il embrasse son écu⁴ et, se recommandant à sa dame Dulcinée, tombe, la lance en arrêt, sur l'aile du premier moulin qui l'enlève de son cheval et les jette à vingt pas l'un de l'autre.

Sancho Panza se pressait d'accourir au plus grand trot de son âne. Il eut de la peine à relever son maître, tant la chute avait été lourde. « Eh ! Dieu me vienne en aide ! dit-il, je vous crie depuis une heure que ce sont ces moulins à vent. Il faut en avoir d'autres dans la tête pour ne pas le voir tout de suite.

- Paix ! Paix ! répondit Don Quichotte. C'est dans le métier de la guerre que l'on se voit le plus dépendant des caprices de la fortune, surtout lorsqu'on a pour ennemi ce redoutable enchanteur Freston, déjà voleur de ma bibliothèque. Je vois bien ce qu'il vient de faire : il a changé les géants en moulins pour me dérober la gloire de les vaincre. Patience ! il faudra bien à la fin que mon épée triomphe de sa malice.

- Dieu le veuille ! » répondit Sancho en le remettant debout et en courant en faire autant pour Rossinante, dont l'épaule était à demi déboîtée.

Miguel de Cervantès, *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche* (1605).

Notes :

1- Mesure de distance approximativement égale à quatre kilomètres.

2- En prière.

3- Géant aux cent bras de la mythologie grecque.

4- Bouclier.

Texte 2 :

Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois, la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop ; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

-Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte.

Et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore ; ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

-Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! lui cria le maréchal des logis.

Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi ; d'un air d'autorité et presque de réprimande, il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité ; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

-Quel est-il ce général qui *gourmande* son voisin ?

-Pardi, c'est le maréchal !

-Quel maréchal ?

-Le maréchal Ney, bêta ! Ah ça ! où as-tu servi jusqu'ici ?

Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskova, le brave des braves.

Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier ; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets ; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles il voulait suivre les autres : le sang coulait dans la boue.

« Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. » A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines ; il n'y comprenait rien du tout.

Stendhal, *La Chartreuse de Parme* (1839).

Documents complémentaires :

Le héros dans la tradition littéraire

Doc. 1 : extrait de l'Illiade d'Homère, chant XVIII (VIII^e siècle av. J-C).

Suite à sa dispute avec Agamemnon, le chef des troupes grecques, Achille a refusé de reprendre le combat sous les murailles de Troie. C'est son fidèle ami Patrocle qui a pris la tête de ses hommes, les Myrmidons. Alors qu'un messager vient de lui apprendre la mort de Patrocle, le héros décide de se lancer dans la mêlée pour protéger son corps.

Achille cher à Zeus se lève donc. Sur ses fières épaules, Athéna vient jeter l'égide¹ frangée ; puis la toute divine orne son front d'un nimbe² d'or, tandis qu'elle fait jaillir de son corps une flamme resplendissante. [...] C'est ainsi que du front d'Achille une clarté monte jusqu'à l'éther³. Passant le mur, le héros s'arrête au fossé, sans se mêler aux Achéens⁴ : il a trop de respect pour le sage avis de sa mère. Il s'arrête donc et, de là, pousse un cri –et Pallas Athéna fait, de son côté, entendre sa voix. Il suscite aussitôt dans les rangs des Troyens un tumulte indicible. On dirait qu'il s'agit de la voix éclatante que fait entendre la trompette, le jour où des ennemis, destructeurs de vies humaines, enveloppent une cité. Ainsi, éclatante, sonne la voix de l'Eacide⁵. Et à peine ont-ils entendu la voix d'airain de l'Eacide, que leur cœur à tous s'émeut. Les chevaux aux belles crinières vite à leurs chars font faire demi-tour : leur cœur pressent trop de souffrances ! Les cochers perdent la tête, à voir le feu vivace qui flamboie, terrible, au front du magnanime Péléide⁶ et dont le flamboiement est dû à la déesse aux yeux pers, Athéna. Trois fois, par-dessus le fossé, le divin Achille jette un immense cri ; trois fois il bouleverse les Troyens et leurs illustres alliés. Là encore périssent douze des meilleurs preux, sous leurs propres chars ou par leurs propres piques. Les Achéens, eux, avec joie, s'empressent alors de tirer Patrocle hors des traits et de le placer sur un lit.

1-Bouclier.
2-Cercle lumineux.
3-Ciel.
4-Grecs.
5-Du descendant d'Eaque.
6-Fils de Pélée.

Doc. 2 : extrait de l'Odyssée d'Homère, chant IX (VIII^e siècle av. J-C).

Ulysse n'est pas rentré au royaume d'Ithaque après la guerre de Troie. Après avoir été retenu sur l'île de la nymphe Calypso, il s'est échoué sur le rivage des Phéaciens. Recueilli par Nausicaa, princesse de ce royaume, il est amené à la cour où il raconte ses aventures passées et sa confrontation avec le cyclope Polyphème qui le fit prisonnier avec ses compagnons.

Le soir venu, [le Cyclope] rentra à nouveau le troupeau, procéda à la traite et dévora deux de mes compagnons pour son souper. Je m'approchais alors en lui tendant une auge¹ emplie de mon vin : « Cyclope, arrose ton repas de ce vin. Je voulais te l'offrir pour que tu nous libères mais je ne vois en toi aucune pitié. » S'emparant du vin, il le but et en fut si heureux qu'il en redemanda : « Verse m'en encore. Sois gentil, dis-moi qui tu es car je voudrais te faire un cadeau qui te réjouira ».

Trois fois il reprit du vin, l'avalant d'un seul trait et, lorsque je le vis ivre, je repris la parole : « Je me nomme Personne. C'est ainsi que tous m'appellent.

- Eh bien je mangerais Personne après vous tous. Voilà le présent que je te fais, dit le Cyclope en s'écroulant sur le sol ». Et il s'endormit.

Dans son sommeil, il vomissait des jets de chairs et de vin fermentés. Sans perdre un instant, je réchauffai le pieu et, de la voix, j'encourageais mes hommes de peur qu'ils ne faiblissent. Quand la pointe fut incandescente², je me saisis du pieu, en courant, entouré de mes gens animés d'une nouvelle audace, je le plantai dans l'œil unique du Cyclope. Je pesai

1-Récipient pour nourrir les animaux.
2-Chauffée.

de tout mon poids sur le bâton que nous tournions ensemble dans son œil. A gros bouillons, le sang giclait, faisant siffler le pieu ardent. Des vapeurs remontaient de sa prunelle en feu.

Il rugit comme un fauve. Son cri terrible emplit la grotte et, épouvanté, nous courûmes nous cacher. De son œil, il arracha le pieu dégoulinant de sang. En même temps, et de tous ses poumons, il appelait ses voisins à l'aide. Nous les entendîmes bientôt accourir afin de le secourir : « Que se passe-t-il, Polyphème ? Est-ce qu'on te dérobe ton troupeau ? Cherche-t-on à te tuer ? Réponds nous !

- C'est Personne qui me tue !

- Personne ? Alors prend ton mal en patience car nous n'y pouvons rien, lui répondirent-ils en s'éloignant. »

Je riais de ma ruse. Ce nom de personne les avait trompés. En geignant de douleur et à tâtons, le Cyclope déplaça la roche qui lui servait de porte. Il s'assit sur le seuil, les bras étendus, craignant que nous ne nous mêlions aux bêtes qui se pressaient pour sortir. Il me fallait une fois encore user de ruse : notre vie était en jeu. Voici ce que je décidai. Nous nous échapperions cachés sous les animaux. J'attachai les mâles par trois. Ainsi chacun de mes hommes s'accrocheraient sur celui du milieu sans craindre d'être découvert par Polyphème. Cette tâche achevée, il me restait le plus fort des béliers. Je m'agrippai à son épaisse toison et me coulai sous son ventre. Au fur et à mesure que les bêtes sortaient, le Cyclope tâtait leur belle laine. Pauvre de lui ! Il ne s'aperçut de rien.

Doc. 3 : extrait du roman intitulé *Yvain ou le Chevalier au lion*, écrit par Chrétien de Troyes vers 1172.

Occupé à tournoyer dans le royaume, Yvain a oublié la promesse qu'il avait faite à la belle Laudine de revenir la voir au bout d'un an, et la jeune femme a rompu l'engagement qui les liait. Fou de douleur, le chevalier s'est enfoncé dans la forêt et a repris sa route.

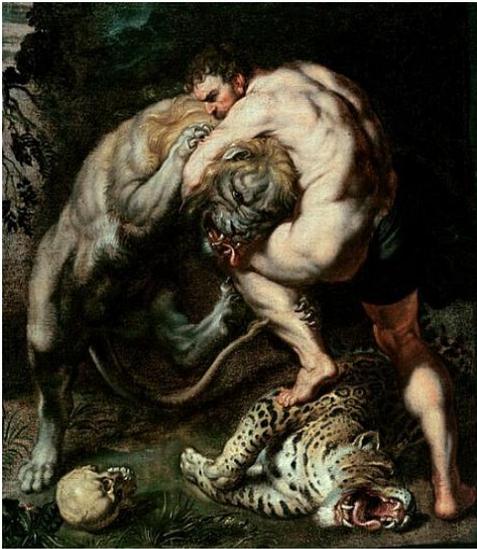
Messire Yvain cheminait pensif par la forêt profonde. Il erra tant qu'il ouït au loin un long cri douloureux. Il se dirigea de ce côté, et il vit dans un essart¹ un lion aux prises avec un serpent qui vomissait des flammes ; le serpent l'avait saisi par la queue, et il lui brûlait toute l'échine². Messire Yvain ne regarda pas longtemps cette merveille. Il se demanda lequel des deux il aiderait, et il se décida pour le lion, car on ne doit faire de mal qu'aux êtres venimeux et pleins de félonie³. Aussi tuera-t-il tout d'abord le serpent ; si le lion l'assaille ensuite, il le trouvera prêt à la bataille, mais quoi qu'il advienne, messire Yvain portera secours à la noble bête, comme la pitié l'y invite. Il tira l'épée, mit l'écu⁴ devant sa face pour se garantir du feu que le serpent ruait par la gueule, plus large qu'une oule⁵, et il attaqua la bête félonne : il la trancha en deux moitiés et frappa et refrappa tant qu'il la dépeça en mille morceaux. Mais pour délivrer le lion, il dut lui couper un morceau de la queue. Il crut que le lion allait fondre sur lui, et il se prépara à se défendre. Mais cette idée ne vint pas au lion. Oyez ce que fit la bête franche et débonnaire. Elle tint ses pieds étendus et joints, et sa tête inclinée vers la terre, et s'agenouilla par grande humilité, mouillant sa face de larmes.

Messire Yvain comprit que le lion le remerciait d'avoir tué le serpent et de l'avoir délivré de la mort. Et l'animal reconnaissant suivit à jamais son sauveur sans désirer s'en séparer tant il lui plut de le servir et de l'aider dans ses exploits futurs.

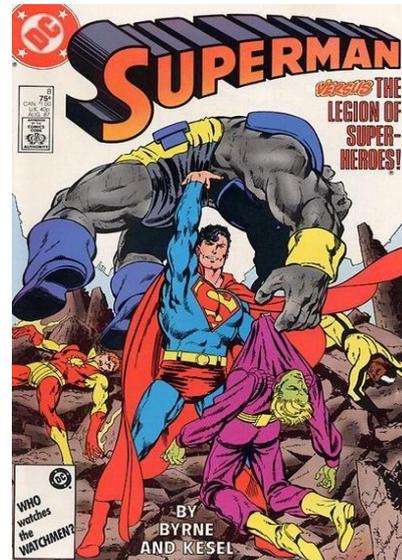
- 1-Terrain défriché.
- 2-Colonne vertébrale.
- 3-Cruauté, tromperie.
- 4-Bouclier.
- 5-Marmite.

Documents complémentaires :

L'image du héros à travers les âges



Pierre Paul Rubens, *Hercule étranglant le lion de Némée* (XVII^e siècle)



Superman n°8 par John Byrne et Karl Kesel, DC Comics, 1987



« Yvain secourant la damoiselle » (XV^e siècle), enluminure de *Lancelot du Lac* par Chrétien de Troyes.



Image tirée du film de Clint Eastwood *Pale Rider, le cavalier solitaire* (1985).



Gustave Doré, illustration de *Don Quichotte de la Manche* (I, 8) par Cervantès (1863).



Gilles Barbier, *L'Hospice* (2002), collection particulière.

Texte 3 :

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : « Ce n'est pas de ma faute. » Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle.

J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé au restaurant, chez Céleste, comme d'habitude. Ils avaient tous beaucoup de peine pour moi et Céleste m'a dit : « On n'a qu'une mère. » Quand je suis parti, ils m'ont accompagné à la porte. J'étais un peu étourdi parce qu'il a fallu que je monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et un brassard. Il a perdu son oncle, il y a quelques mois.

J'ai couru pour ne pas manquer le départ. Cette hâte, cette course, c'est à cause de tout cela sans doute, ajouté aux cahots, à l'odeur d'essence, à la réverbération de la route et du ciel, que je me suis assoupi. J'ai dormi pendant presque tout le trajet. Et quand je me suis réveillé, j'étais tassé contre un militaire qui m'a souri et qui m'a demandé si je venais de loin. J'ai dit « oui » pour n'avoir plus à parler.

L'asile est à deux kilomètres du village. J'ai fait le chemin à pied. J'ai voulu voir maman tout de suite. Mais le concierge m'a dit qu'il fallait que je rencontre le directeur. Comme il était occupé, j'ai attendu un peu. Pendant tout ce temps, le concierge a parlé et ensuite, j'ai vu le directeur : il m'a reçu dans son bureau. C'était un petit vieux, avec la Légion d'honneur. Il m'a regardé de ses yeux clairs. Puis il m'a serré la main qu'il a gardée si longtemps que je ne savais trop comment la retirer. Il a consulté un dossier et m'a dit : « Mme Meursault est entrée ici il y a trois ans. Vous étiez son seul soutien. » J'ai cru qu'il me reprochait quelque chose et j'ai commencé à lui expliquer. Mais il m'a interrompu : « Vous n'avez pas à vous justifier, mon cher enfant. J'ai lu le dossier de votre mère. Vous ne pouviez subvenir à ses besoins. Il lui fallait une garde. Vos salaires sont modestes. Et tout compte fait, elle était plus heureuse ici. » J'ai dit : « Oui, monsieur le Directeur. »

Albert Camus, *L'Étranger*, 1942.

Texte 4 :

C'était le même éclatement rouge. Sur le sable, la mer haletait de toute la respiration rapide et étouffée de ses petites vagues. Je marchais lentement vers les rochers et je sentais mon front se gonfler sous le soleil. Toute cette chaleur s'appuyait sur moi et s'opposait à mon avance. Et chaque fois que je sentais son grand souffle chaud sur mon visage, je serrais les dents, je fermais les poings dans les poches de mon pantalon, je me tendais tout entier pour triompher du soleil et de cette ivresse opaque qu'il me déversait. A chaque épée de lumière jaillie du sable, d'un coquillage blanchi ou d'un débris de verre, mes mâchoires se crispaient. J'ai marché longtemps.

Je voyais de loin la petite masse sombre du rocher entourée d'un halo aveuglant par la lumière et la poussière de mer. Je pensais à la source fraîche derrière le rocher. J'avais envie de retrouver le murmure de son eau, envie de fuir le soleil, l'effort et les pleurs de femme, envie enfin de retrouver l'ombre et son repos. Mais quand j'ai été plus près, j'ai vu que le type de Raymond était revenu.

Il était seul. Il reposait sur le dos, les mains sous la nuque, le front dans les ombres du rocher, tout le corps au soleil. Son bleu de chauffe fumait dans la chaleur. J'ai été un peu surpris. Pour moi, c'était une histoire finie et j'étais venu là sans y penser.

Dès qu'il m'a vu, il s'est soulevé un peu et a mis la main dans sa poche. Moi, naturellement, j'ai serré le revolver de Raymond dans mon veston. Alors de nouveau, il s'est laissé aller en arrière, mais sans retirer la main de sa poche. J'étais assez loin de lui, à une dizaine de mètres. Je devinais son regard par instants, entre ses paupières mi-closes. Mais le plus souvent, son image dansait devant mes yeux, dans l'air enflammé. Le bruit des vagues était encore plus paresseux, plus étale qu'à midi. C'était le même soleil, la même lumière sur le même sable qui se prolongeait ici. Il y avait déjà deux heures que la journée n'avancait plus, deux heures qu'elle avait jeté l'ancre dans un océan de métal bouillant. A l'horizon, un petit vapeur est passé et j'en ai deviné la tache noire au bord de mon regard, parce que je n'avais pas cessé de regarder l'Arabe.

J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi. J'ai fait quelques pas vers la source. L'Arabe n'a pas bougé. Malgré tout, il était encore assez loin. Peut-être à cause des ombres sur son visage, il avait l'air de rire. J'ai attendu. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai senti des gouttes de sueur s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. A cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.

Albert Camus, *L'Etranger* (1942).

Texte 5 :

Même sur un banc d'accusé, il est toujours intéressant d'entendre parler de soi. Pendant les plaidoiries du procureur et de mon avocat, je peux dire qu'on a beaucoup parlé de moi et peut-être plus de moi que de mon crime. Étaient-elles si différentes, d'ailleurs, ces plaidoiries? L'avocat levait les bras et plaidait coupable, mais avec excuses. Le procureur tendait les mains et dénonçait la culpabilité, mais sans excuses. Une chose pourtant me gênait vaguement. Malgré mes préoccupations, j'étais parfois tenté d'intervenir et mon avocat me disait alors : « Taisez-vous, cela vaut mieux pour votre affaire. » En quelque sorte, on avait l'air de traiter cette affaire en dehors de moi. Tout se déroulait sans mon intervention. Mon sort se déroulait sans qu'on prenne mon avis. De temps en temps, j'avais envie d'interrompre tout le monde et de dire : « Mais tout de même, qui est l'accusé ? C'est important d'être l'accusé. Et j'ai quelque chose à dire. » Mais réflexion faite, je n'avais rien à dire. D'ailleurs, je dois reconnaître que l'intérêt qu'on trouve à occuper les gens ne dure pas longtemps. Par exemple, la plaidoirie du procureur m'a très vite lassé. Ce sont seulement des fragments, des gestes ou des tirades entières, mais détachées de l'ensemble, qui m'ont frappé ou ont éveillé mon intérêt.

Le fond de sa pensée, si j'ai bien compris, c'est que j'avais prémédité mon crime. Du moins, il a essayé de le démontrer. Comme il le disait lui-même : « J'en ferai la preuve, messieurs, et je la ferai doublement. Sous l'aveuglante clarté des faits d'abord et ensuite dans l'éclairage sombre que me fournira la psychologie de cette âme criminelle. » Il a résumé les faits à partir de la mort de maman. Il a rappelé mon insensibilité, l'ignorance où j'étais de l'âge de maman, mon bain du lendemain, avec une femme, le cinéma, Fernandel et enfin la rentrée avec Marie. J'ai mis du temps à le comprendre à ce moment, parce qu'il disait « sa maîtresse » et pour moi, elle était Marie. Ensuite, il en est venu à l'histoire de Raymond. J'ai trouvé que sa façon de voir les événements ne manquait pas de clarté. Ce qu'il disait était plausible. J'avais écrit la lettre d'accord avec Raymond pour attirer sa maîtresse et la livrer aux mauvais traitements d'un homme « de moralité douteuse ». J'avais provoqué sur la plage les adversaires de Raymond. Celui-ci avait été blessé. Je lui avais demandé son revolver. J'étais revenu seul pour m'en servir. J'avais abattu l'Arabe comme je le projetais. J'avais attendu. Et « pour être sûr que la besogne était bien faite », j'avais tiré encore quatre balles, posément, à coup sûr, d'une façon réfléchie en quelque sorte.

« Et voilà, messieurs, a dit l'avocat général. J'ai retracé devant vous le fil d'événements qui a conduit cet homme à tuer en pleine connaissance de cause. J'insiste là-dessus, a-t-il dit. Car il ne s'agit pas d'un assassinat ordinaire, d'un acte irréfléchi que vous pourriez estimer atténué par les circonstances. Cet homme, messieurs, cet homme est intelligent. Vous l'avez entendu, n'est-ce pas? Il sait répondre. Il connaît la valeur des mots. Et l'on ne peut pas dire qu'il a agi sans se rendre compte de ce qu'il faisait. »

Moi j'écoutais et j'entendais qu'on me jugeait intelligent. Mais je ne comprenais pas bien comment les qualités d'un homme ordinaire pouvaient devenir des charges écrasantes contre un coupable.

Albert Camus, *L'Étranger* (1942).

Documents complémentaires :

Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, 1942 :

Le Mythe de Sisyphe est un essai dans lequel Albert Camus explique sa philosophie. Le titre fait référence à Sisyphe, personnage de la mythologie condamné par Zeus à pousser un rocher au sommet d'une montagne sans jamais y parvenir ; son supplice est éternel car lorsqu'il croit toucher au but, le rocher roule vers le bas et tout est à recommencer.

Il arrive que les décors s'écroulent. Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil et lundi mardi mercredi jeudi vendredi et samedi sur le même rythme, cette route se suit aisément la plupart du temps. Un jour seulement, le « pourquoi » s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'étonnement. « Commence », ceci est important. La lassitude est à la fin des actes d'une vie machinale, mais elle inaugure en même temps le mouvement de la conscience. Elle l'éveille et elle provoque la suite. La suite, c'est le retour inconscient dans la chaîne, ou c'est l'éveil définitif. Au bout de l'éveil vient, avec le temps, la conséquence : suicide ou rétablissement. En soi, la lassitude a quelque chose d'écœurant. Ici je dois conclure qu'elle est bonne. Car tout commence par la conscience et rien ne vaut que par elle. Ces remarques n'ont rien d'original. Mais elles sont évidentes : cela suffit pour un temps, à l'occasion d'une reconnaissance sommaire dans les origines de l'absurde. Le simple « souci » est à l'origine de tout.

De même et pour tous les jours d'une vie sans éclat, le temps nous porte. Mais un moment vient toujours où il faut le porter. Nous vivons sur l'avenir : « demain », « plus tard », « quand tu auras une situation », « avec l'âge tu comprendras ». Ces inconséquences sont admirables, car enfin il s'agit de mourir. Un jour vient pourtant et l'homme constate ou dit qu'il a trente ans. Il affirme ainsi sa jeunesse. Mais du même coup, il se situe par rapport au temps. Il y prend sa place. Il reconnaît qu'il est à un certain moment d'une courbe qu'il confesse devoir parcourir. Il appartient au temps et, à cette horreur qui le saisit, il y reconnaît son pire ennemi. Demain, il souhaitait demain, quand tout lui-même aurait dû s'y refuser. Cette révolte de la chair, c'est l'absurde.

Albert Camus, Préface à la première édition américaine de *l'Étranger*, 1955 :

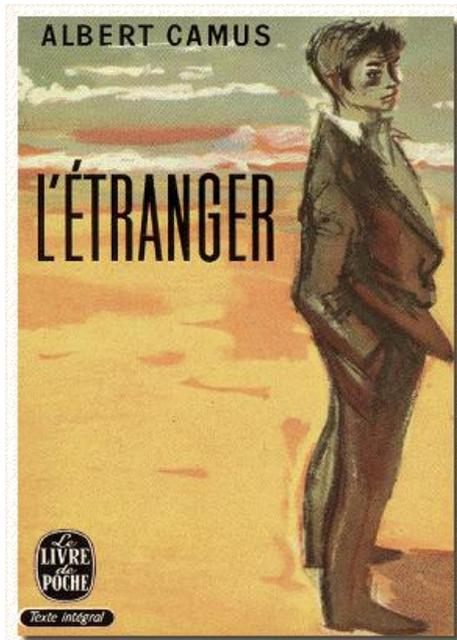
J'ai résumé *l'Étranger*, il y a très longtemps, par une phrase dont je reconnais qu'elle est très paradoxale : « dans notre société, tout homme qui ne pleure pas à l'enterrement de sa mère risque d'être condamné à mort. » Je voulais dire seulement que le héros du livre est condamné parce qu'il ne joue pas le jeu. En ce sens, il est étranger à la société où il vit, il erre, en marge, dans les faubourgs de la vie privée, solitaire, sensuelle. Et c'est pourquoi des lecteurs ont été tentés de le considérer comme une épave. On aura cependant une idée plus exacte du personnage, plus conforme en tout cas aux intentions de son auteur, si l'on se demande en quoi Meursault ne joue pas le jeu. La réponse est simple, il refuse de mentir. Mentir, ce n'est pas seulement dire ce qui n'est pas. C'est aussi, c'est surtout dire plus que ce qui est, et, en ce qui concerne le cœur humain, dire plus qu'on ne sent. C'est ce que nous faisons tous, tous les jours, pour simplifier la vie. Meursault, contrairement aux apparences, ne veut pas simplifier la vie. Il dit ce qu'il est, il refuse de masquer ses sentiments et aussitôt la société se sent menacée. On lui demande par exemple de dire qu'il regrette son crime, selon la formule consacrée. Il répond qu'il éprouve à cet égard plus d'ennui que de regret véritable. Et cette nuance le condamne.

Meursault pour moi n'est donc pas une épave, mais un homme pauvre et nu, amoureux du soleil qui ne laisse pas d'ombre. Loin d'être privé de toute sensibilité, une passion profonde, parce que tenace, l'anime, la passion de l'absolu et de la vérité. Il s'agit d'une vérité encore négative, la vérité d'être et de sentir, mais sans laquelle nulle conquête sur soi ne sera jamais possible.

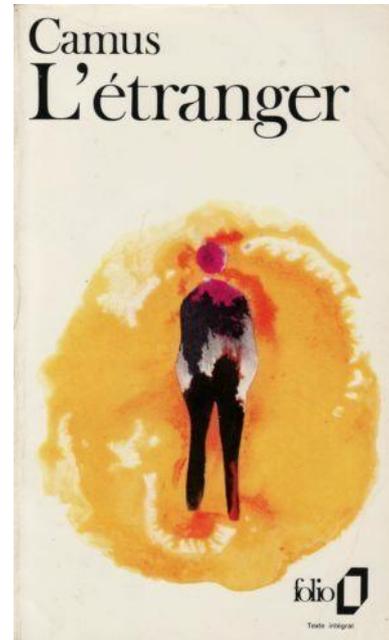
On ne se tromperait donc pas beaucoup en lisant dans *l'Étranger* l'histoire d'un homme qui, sans aucune attitude héroïque, accepte de mourir pour la vérité.

Documents complémentaires:

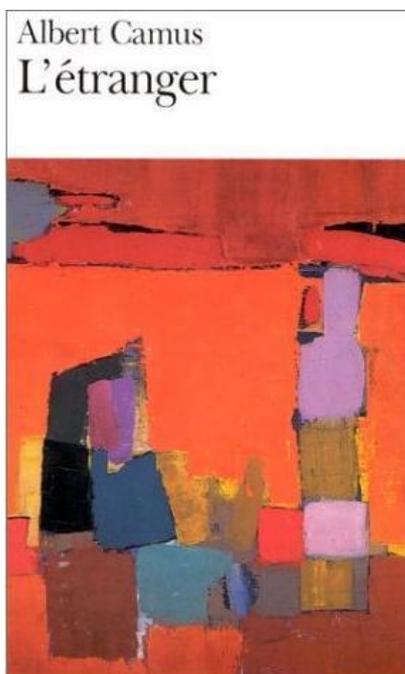
Les couvertures de *L'Étranger* de Camus :



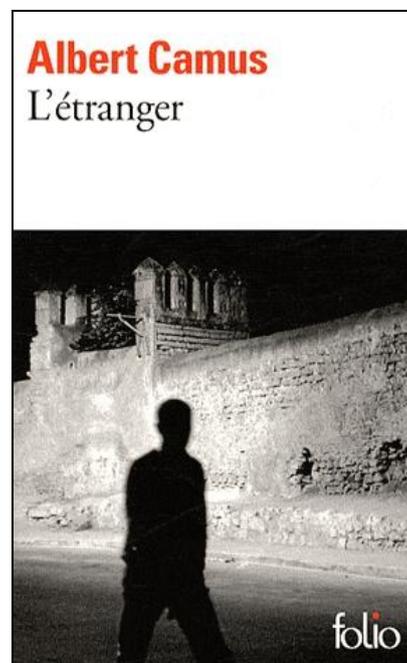
1/ Illustration de Lucien Fontanarosa pour la première édition en Livre de poche (1959)



2/ Illustration d'Alexis Oussenko pour l'édition Folio de 1980.



3/ Tableau de Nicolas de Stael intitulé *Figures au bord de mer* (1952)



4/ Photographie illustrant l'édition Folio de 2012.